

AVANT-PROPOS

L'Afrique de 1945, à l'heure exaltante de la Libération, nous la voulions, à quelques-uns alors, il est vrai, au rythme du dialogue culturel avec les Africains. Pierre Houart était déjà, aux Editions Universitaires, aux revues Rencontres et Routes de la Paix aux écoutes de cet idéal des civilisations complémentaires.

C'était l'époque dans les années cinquante d'une prise de conscience de l'Afrique et du cheminement vers les indépendances. Paris était devenu le noyau de ce cheminement irréversible.

C'est alors que nos routes, d'une longue et efficace amitié, se sont croisées. Le Centre international Présence Africaine de la rue Belliard à Bruxelles et la Tribune du Tiers-Monde, créés par Pierre Houart devinrent l'autre pôle, le carrefour indispensable où se retrouvèrent beaucoup de ceux qui prirent les amarres de l'Afrique, hommes politiques, écrivains, Senghor, Alioune Diop, Césaire, Rabemamanjara, tout l'éventail intellectuel de Présence Africaine, de l'Orphée noir.

Pierre Houart a œuvré en pionnier en ouvrant ces portes de l'accueil. Puis, tel Jason parti en Colchide, il lança ces Cahiers de la Toison d'Or à la recherche d'un nouvel humanisme. A cet homme multiplié, nous devons la « re-naissance » de beaucoup de pages de notre Histoire européenne, de l'Afrique et du Monde.

Albert MAURICE (+)
Fondateur de la revue Jeune Afrique
(Union Africaine des Arts et des Lettres)

PRÉFACE

Rendre hommage à l'œuvre d'un auteur « à titre posthume » est une entreprise éminemment délicate. Tant le regret se le dispute forcément avec la rationalité : la plume est encline à l'émotion, risquant d'embuer toute objectivité dans la lecture.

Pierre Houart connaissait bien le Congo, un pays dont il a suivi, en observateur attentif, rigoureux, et passionné, l'évolution politique sur plusieurs décennies.

Evoquer la pièce rare que constitue, à mes yeux, ce (dernier) livre de Pierre Houart nous oblige à rendre hommage, avant même le texte, au parcours qui fut le sien – d'une richesse incontestable. Pierre Houart c'est, en effet, le parcours exceptionnel d'un intellectuel « engagé », au sens sartrien du vocable ; d'un journaliste en phase avec les enjeux de son époque ; d'un humaniste soucieux d'une évolution historique juste et équitable, en faveur des pays du Tiers-monde ; d'un éditeur et d'un auteur prolifique rôdant toujours autour des thématiques fortes et portées par l'Histoire.

On nous permettra, enfin, d'excepter de la discrétion, le fait que ces mots sont un cri amical lancé par notre pays – mais Pierre l'entendra-t-il ? – à un de ses amis les plus fidèles...

Pierre Houart accompagna, en effet, l'histoire du Congo, et celle, complexe, des relations belgo-congolaises de ces soixante dernières années. En observateur averti et en journaliste-acteur, démangé par l'action et le souffle du terrain. Dès 1960, il assiste à Bruxelles aux travaux de la Table Ronde belgo-congolaise. Il est présent le 30 juin de la même année, à Kinshasa, à la cérémonie de proclamation de l'indépendance au Palais de la nation. Il fera ensuite le tour du Congo : Stanleyville, Bukavu, Elisabethville en pleine sécession du Katanga, le Bas-Congo, le Kasai... Il sera même pris en otage par les mercenaires avec douze autres journalistes, alors qu'il accomplissait son devoir d'informer.

Diplômé en sciences politiques et sociales aux Universités de

Bruxelles et Louvain au début des années 1940, il se rendra aux Etats-Unis pour parfaire sa formation à Summer School (Columbia University) après la Seconde guerre mondiale. Son intérêt pour notre pays et pour le mouvement tiers-mondiste le conduisit à fonder en 1958, à l'occasion de l'Expo 58, le « Centre international de la rue Belliard », plus connu sous l'appellation de « Présence africaine » : lieu mythique des rencontres et du dialogue belgo-africain. Son intérêt pour le Congo ne faiblira pas au fil des années, comme en témoignent ses nombreuses publications en la matière.

Dans ce texte ultime, il est, une fois de plus, question du Congo... Tel un guide, Pierre Houart organise à sa façon « une odyssée » pour ses lecteurs, dans la complexité de l'histoire du Congo. Le guide Houart vous prend la main et vous entraîne dans les méandres et dédales de l'histoire du Congo. Il revient sur les années de colonisation, s'appesantit sur les dernières années qui conduiront à l'indépendance du Congo, analyse les années troubles d'après l'indépendance et évoque les années Mobutu.

En somme, ce livre, c'est la synthèse d'un homme sur « le » sujet qui le passionnait : le Congo ! Le fait que ce livre sort après la mort de son auteur ajoute évidemment une saveur particulière au texte. Le parcours de Pierre Houart est donc parallèle à notre histoire nationale. Tiens, voilà une coïncidence historique à forte connotation symbolique : cet ami du Congo a quitté le monde l'année même du Cinquantenaire, comme s'il était conscient de la fin d'un cycle, dans la grande marche de l'histoire du Congo...

Prof. Henri MOVA SAKANYI
Ambassadeur de la République Démocratique du Congo
Près la Belgique et l'Union européenne

INTRODUCTION

Un demi-siècle après la Table ronde belgo-congolaise et l'accession à l'indépendance de l'ancienne colonie belge, il importe de continuer à recueillir les souvenirs de ceux qui furent les témoins privilégiés de tout ou partie des événements. C'est incontestablement le cas de Pierre Houart.

En 1955 déjà, il avait mis sur pied un Centre d'aide aux pays moins développés. Trois ans plus tard, dans le sillage de l'Exposition universelle de Bruxelles, il ouvrit un Centre international, au 220 de la rue Belliard, placé sous l'égide de la revue parisienne *Présence Africaine*, fondée par Alioune Diop.

C'est là que se réunirent, le 18 janvier 1960, la plupart des leaders congolais qui s'apprêtaient à participer à la Conférence de la Table ronde et qui, le lendemain, annoncèrent la constitution d'un front commun de la majorité des partis politiques congolais.

Le 30 juin, Pierre Houart assiste à la fameuse séance au Palais de la Nation, au cours de laquelle Patrice Lumumba, Premier ministre, dans un discours non prévu, tint, en présence du Roi Baudouin, des propos violemment anti belges.

Peu après, avec d'autres journalistes, il entreprit un tour du Congo. A Stanleyville – aujourd'hui Kisangani – il assista au départ d'un grand nombre de Belges qui, ayant appris les émeutes et exactions à Léopoldville et ailleurs, avaient choisi de renvoyer femmes et enfants en Belgique. Au Katanga, il tomba en plein dans la sécession. Moïse Tshombe le reçut et lui expliqua son coup d'Etat. Apparemment sans le convaincre.

Par après, il ne s'attarda pas dans un Kasai ensanglanté par des meurtres inter ethniques mais s'arrêta à Matadi en plein chaos. « La Force publique s'était mutinée, note-t-il, les Belges avaient fui, les chiens erraient, les villas désertées, intérieurs pillés, matelas éventrés, photos souvenirs nostalgiques et parfois petits jouets abandonnés jonchaient le sol. L'odeur d'une ville fantôme se répandait tristement.

Pas une seule âme en ville, partout les stigmates de la panique qui s'empara des Européens lors de la révolte de la Force publique. Seul le port gardait une certaine activité grâce au débarquement des casques bleus de l'ONU. » En quelques mots l'essentiel est dit.

En juillet 1967, Pierre Houart et douze autres journalistes entreprirent un nouveau voyage au Congo. Mais arrivés à Stanleyville, ils furent arrêtés et relégués comme otages par les mercenaires de Bob Denard et du Colonel Schramme. Ils se trouvaient ainsi aux premières loges pour assister à la reprise de la ville par l'armée régulière du Congo, l'A.N.C.

Après bien des péripéties, c'est à Léopoldville qu'un avion de la Croix Rouge ramena les journalistes, avant leur retour à Bruxelles où l'on avait annoncé leur mort...

Ces épisodes sont racontés par Pierre Houart dans l'ouvrage qu'il m'a demandé de préfacier au nom d'une très ancienne et fidèle amitié. Ils sont intégrés dans une synthèse qui, après le rappel de quelques balises qui jalonnent l'histoire, du 15^e au 19^e siècle, expose l'évolution du pays depuis la colonisation jusqu'aujourd'hui. Un refus de la langue de bois et la lucidité caractérisent ces pages. Celles consacrées à la démagogie de Patrice Lumumba détruisent opportunément un mythe construit par d'aucuns, renforcé par les circonstances d'un assassinat indéfendable.

Que voilà un livre dont la lecture s'impose à quiconque veut se libérer des idées reçues, à gauche comme à droite.

Georges-Henri DUMONT (+)
Membre de l'Académie Royale
de Langue et de Littérature françaises

Congo, une odyssee belgo-africaine ?

Odyssée. Selon la définition du dictionnaire, ce mot désigne « un voyage mouvementé, riche d'incidents, de péripéties ».

Il dit bien ce que fut l'aventure belgo-africaine. Un long voyage vécu et tissé ensemble tout au long des 75 ans de présence belge, un voyage parfois harmonieux mais de temps en temps heurté et tiraillé. Que dire aussi des relations souvent divisées et séparées avec la Belgique depuis l'indépendance du Congo en 1960.

Certes, cette Odyssée de 125 ans d'histoire ne ressemble pas aux vingt-quatre chants du poème épique de l'Iliade, mais elle a permis en tout cas une rencontre riche d'échanges entre deux civilisations et deux cultures : l'euro péenne et l'africaine.

I

DE L'EIC AU CONGO BELGE

Le Congo ne date pas de Stanley

Le Congo ne date pas de Stanley ou de Léopold II. Plus de cinq siècles d'histoire mériteraient d'être évoqués avant le début, en 1885, de la période de l'Etat Indépendant du Congo (EIC). Cinq siècles qui couvrent les premiers royaumes, l'épopée de la découverte de l'embouchure du fleuve Congo par le navigateur portugais Diogo Cão (le chauve) en 1482, sous Jean II de Portugal ; l'arrivée des premiers missionnaires à San Salvador en 1491 ou encore les toutes premières explorations de cette *terra incognita* de la cuvette centrale africaine.

Toutefois, le Bas-Congo et la frange littorale de l'Atlantique avaient été prospectés depuis longtemps déjà. Il y avait eu de grands royaumes. L'ancien royaume Kongo du 15^e siècle avec le Roi Afonso I^{er} qui était en relation étroite avec les Portugais et avec Rome ; le royaume des Ba-Kuba dans la région du Kasai qui connut son apogée au début du 17^e siècle ; le premier royaume des Ba-Luba du 16^e siècle entre Lualaba et Lomami ; le deuxième, à l'ouest et à l'est du Lualaba, au 17^e siècle. Il y avait eu aussi le grand empire Lunda avec la dynastie de Mwata Yamvo (1660-1675) et le royaume des Tchokwe formé par des conquérants Lunda au 17^e siècle.¹

Un premier ouvrage sur le Congo parut en 1591 à Rome. L'italien Filippo Pigafetta y relatait la description par le marin portugais Duarte Lopez du royaume Kongo et des contrées voisines. Le livre fut traduit en flamand, anglais, allemand et latin. Quelques découvreurs venus des Flandres et des provinces belgiques tentèrent de s'implanter à l'embouchure du fleuve et l'Anversois Pieter Van den Broeck fut le premier négociant à s'installer sur la côte de l'Afrique noire vers 1610.

1 Robert Cornevin : *Histoire de l'Afrique*, éditions Payot, Paris, 1966. *Histoire des peuples de l'Afrique noire*, éditions Berger-Levrault, 1960.

Pénétration européenne²

Encore inconnue, l’Afrique Centrale ne cessait d’occuper les esprits. Déjà en 1856, le jeune Emile Banning, qui deviendra plus tard l’inspirateur et le collaborateur de Léopold II, lançait un appel à l’Europe pour la suppression du trafic des esclaves.³ Mais la véritable pénétration européenne commença avec une exploration de Livingstone dès 1851 et la première expédition de Stanley qui partit en 1871. Le 10 novembre 1871, Stanley retrouva Livingstone au bord du Lac Tanganyika. De 1874 à 1877, il entreprit son fameux voyage de 999 jours traversant l’Afrique de Zanzibar à Boma. Puis à l’initiative de Léopold II, il entreprit une seconde expédition pour le compte du Comité d’Etudes du Haut Congo (C.E.H.C.) de 1879 à 1884.

Le 12 septembre 1876, le Roi convoqua la première réunion de la conférence internationale de géographie au Palais de Bruxelles. Le 14 septembre, l’Association Internationale Africaine (AIA) vit le jour. Le Roi déclara qu’il fallait ouvrir à la civilisation la seule partie du globe où elle n’avait pas encore pénétré. Un comité d’études du Haut Congo fut créé le 25 novembre 1878 qui donna naissance, un an plus tard, le 17 novembre 1879, à l’Association Internationale du Congo (AIC). Parallèlement, plusieurs expéditions pour le compte du comité belge de l’AIA eurent lieu à partir de 1877.

Les trois premières stations du comité d’études du Haut Congo furent établies à Vivi, Isangila et Manyanga et une quatrième station fut établie à Léopoldville en décembre 1881. C’est à cette époque que Stanley découvrit le lac qui porterait le nom de Léopold II et, en 1883, il remonta le fleuve Congo jusqu’aux Stanley Falls (Stanleyville).⁴

1885. L’État Indépendant du Congo

La Belgique reconnut l’AIC qui fut rebaptisée Etat indépendant du Congo (EIC) le 23 février 1885 après que les Etats-Unis, l’Allemagne, la Grande-Bretagne, la France, l’aient reconnue comme Etat.

2 René J. Cornet : *Sommaire de l’histoire du Congo belge*, éditions L. Cuypers, Bruxelles, 1948 ; *La bataille du rail*, éditions L. Cuypers, Bruxelles, 1958.

3 Gaston-Denys Périer : *Petite Histoire des lettres coloniales de Belgique*, Office de Publicité, Bruxelles, 1944, p. 16-18.

4 Stanley était surnommé *Boula Matari*, c’est-à-dire le briseur de roches.

Le 26 février 1885, à l'issue de la conférence de Berlin, le Roi des Belges obtint la souveraineté sur cette partie de l'Afrique centrale. Le 28 avril, la Chambre belge autorisa le Roi à prendre le titre de Souverain de cet Etat qui fut proclamé le 1^{er} juillet avec pour emblème, une étoile d'or sur fond d'azur. Après Vivi, Boma devint la capitale en 1886.

Les premiers missionnaires catholiques arrivèrent en 1888. Les premières missions protestantes s'installèrent à Boma et sa région à peu près en même temps.

Au nord des Grands Lacs, le trafic des esclaves et les razzias arabes dévastaient l'Afrique. La Belgique développa une action énergique pour faire cesser la traite. L'objectif prioritaire était d'éradiquer la nuisance des esclavagistes qui dépeuplaient plusieurs contrées du Haut Congo par des expéditions sauvages.

Le cardinal Lavigerie lança un vigoureux appel contre la traite des esclaves depuis la collégiale Sainte Gudule à Bruxelles en 1888. Une conférence anti-esclavagiste se tint à Bruxelles en 1889. En 1892, une grande campagne militaire contre les trafiquants d'esclaves fut menée avec succès par Dhanis, Michaux et Chaltin. Elle se termina en 1894 par l'éradication et la défaite complète des esclavagistes et la prise de Nyangwe, leur capitale.⁵

Entretemps, les explorations de Paul Le Marinel et Alexandre Delcommune atteignirent le sud du Katanga. En 1892, l'expédition Bia/Francqui/Cornet fut lancée dans la province du cuivre et le géologue Jules Cornet découvrit les premiers gisements miniers.

Dès 1889, le Roi songeait déjà à léguer son domaine africain à la Belgique. Dans une lettre adressée au ministre Beernaert, en date du 2 août, il déclara :

[...] Un jeune et vaste Etat, dirigé de Bruxelles, a pris pacifiquement place au soleil, grâce à l'appui bienveillant des puissances, qui ont applaudi à ses débuts. Des Belges l'administrent, tandis que d'autres compatriotes, chaque jour plus nombreux, y font déjà fructifier leurs capitaux.

L'immense réseau fluvial du Congo supérieur ouvre à nos efforts des voies de communication rapides et économiques qui permettent de pénétrer directement jusqu'au centre du continent africain. La construction du chemin de fer de la région des Cataractes, désormais assurée grâce au vote récent

5 A. Michiels et N. Laude : *Congo belge et Ruanda-Urundi*, 18^e édition de notre colonie, L'édition universelle, Bruxelles, 1957.

de la législature, accroîtra notablement ces facilités d'accès. Dans ces conditions, un grand avenir est réservé au Congo, dont l'immense valeur va prochainement éclater à tous les yeux.

Au lendemain de cet acte mémorable, j'ai cru de mon devoir de mettre la Belgique à même, lorsque la mort viendra me frapper, de profiter de mon œuvre, ainsi que du travail de ceux qui m'ont aidé à la fonder et à la diriger et que je remercie ici une fois de plus. J'ai donc fait, comme Souverain de l'Etat Indépendant du Congo, le testament que je vous adresse ; je vous demanderai de le communiquer aux Chambres législatives au moment qui vous paraîtra le plus opportun.⁶

La construction du chemin de fer Matadi/Léopoldville fut menée sous la conduite d'Albert Thys dès 1889. Au prix d'années de travail, de sueur et de nombreuses morts, il fut inauguré le 6 juillet 1898. A l'est, la Compagnie des Chemins de Fer des Grands Lacs (CFL) fut créée en 1902/1903 et celle du Bas-Congo/Katanga (BCK) en 1906.

Le nouvel Etat cherchait des ressources pour financer les rouages gouvernementaux et les grands travaux. Il attribua des concessions à diverses sociétés, leur accorda un domaine privé et une main-d'œuvre réquisitionnée en vue de l'exploitation du caoutchouc et de l'ivoire. Ces concessions aboutirent à des abus et maltraitances qui soulevèrent l'opinion européenne et conduisirent à une campagne contre Léopold II en 1902.

Dans les colonies, le système de l'économie de traite était généralisé presque partout et donnait lieu à de graves abus. Les puissances coloniales se déchargeaient sur les compagnies de toute responsabilité à l'égard des travailleurs réquisitionnés, à charge pour elles de les exploiter, d'offrir des salaires dérisoires assortis parfois de dons en nature.

En 1904, une commission internationale d'enquête sur le Congo composée de trois magistrats – un Suisse, un Italien et un Belge – et investie de pouvoirs illimités fut nommée. Elle déposa un rapport exigeant plusieurs réformes qui fut rendu public en 1905.

1906 marqua le développement des mines de cuivre par l'Union minière du Haut Katanga et des diamants au Kasai en 1907. La culture intensive du palmier à huile et du coton se développa à la même époque.

6 Comte Louis de Lichtervelde : *Léopold II*, éditions Rex, Louvain, Bruxelles, non daté, p. 225-226.

Des voies ferrées commencèrent à sillonner tout le pays. La construction du chemin de fer du Mayombe démarra en 1900. Le tronçon Stanleyville/Ponthierville contournant les Stanley Falls à travers 125 km de forêt vierge fut achevé en 1906. Le chemin de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs africains, allant de Kindu à Kongolo fut achevé en 1910, et celui d'Albertville (Kalemie) jusqu'au lac Tanganyika le fut en 1917. Ainsi tout l'est du Congo était-il ouvert au trafic.

En 1897, à l'initiative de Léopold II, une première exposition fut montée à Tervueren en tant que section coloniale de l'Exposition universelle de Bruxelles. Face à l'intérêt suscité pour l'Afrique centrale, Léopold II décida de maintenir la section coloniale et le musée du Congo vit le jour en 1898. Construit à cette époque, le Palais des colonies se révéla vite trop petit. En 1902, Léopold II décida d'édifier un grand Musée du Congo dont la première pierre fut posée en 1904. Les travaux pour le bâtiment du musée durèrent jusqu'en 1909.

La cession du pays à la Belgique

Léopold II avait proposé le Congo à la Belgique par un testament daté du 2 août 1889 mais il ne lui fut réellement cédé qu'en 1908, après quelque vingt ans de discussions avec le gouvernement belge. Le Parlement belge accepta l'acte de cession et vota l'annexion le 20 août. Une charte coloniale fut élaborée le 18 octobre. Et un an plus tard, le 17 décembre 1909, le souverain décédait.

Sous le règne d'Albert I^{er}, l'administration coloniale décida en 1910 d'abolir tout monopole limitant ainsi les pouvoirs des sociétés concessionnaires et confiant des responsabilités aux chefs indigènes ainsi qu'aux missions religieuses. La même année, le Roi inaugura le nouveau Musée de Tervueren, portant le nom du Congo belge.⁷

Le nombre d'expatriés Belges et Européens ne cessa de croître au fil des ans : 430 en 1890, 1.076 en 1895, 1.958 en 1900, 2.511 en 1905 et 2.943 en 1908 au moment de la reprise du Congo par la Belgique.⁸ Pendant toutes ces années, l'Etat Indépendant du Congo vit son économie se développer offrant les promesses d'une expansion considérable.

7 Le Musée du Congo belge deviendra le Musée royal de l'Afrique centrale en 1960.

8 Guy Vanthemsche : *La Belgique et le Congo, L'impact de la colonie sur la métropole*, éditions Le Cri, Bruxelles, 2010.